

Prédication du jour

Éphésiens 4,22-32 :

22Il s'agit de vous défaire de l'homme ancien qui correspond à votre conduite passée et qui périt sous l'effet des désirs trompeurs, 23d'être renouvelés par l'Esprit dans votre intelligence 24et de revêtir l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté que produit la vérité.

25Rejetez donc le mensonge, et que chacun de vous parle avec vérité à son prochain ; car nous faisons partie les uns des autres. 26Si vous vous mettez en colère, ne péchez pas ; que le soleil ne se couche pas sur votre irritation ; 27ne laissez pas de place au diable. 28Que le voleur ne vole plus ; qu'il se donne plutôt de la peine à travailler honnêtement de ses propres mains, pour avoir de quoi donner à celui qui est dans le besoin. 29Qu'il ne sorte de votre bouche aucune parole malsaine mais, s'il en est besoin, une bonne parole qui soit constructive et communique une grâce à ceux qui l'entendent. 30N'attristez pas l'Esprit saint de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour un jour de rédemption. 31Que toute amertume, animosité, colère, clameur, calomnie, ainsi que toute malversation, soient enlevées du milieu de vous. 32Soyez bons les uns envers les autres, pleins d'une tendre bienveillance ; faites-vous grâce, comme Dieu vous a fait grâce dans le Christ.

Lundi 28 septembre, dans la cathédrale de Metz, le pape Léon XIV a célébré une messe pour la paix et la justice. Il a appelé au pardon et à la réconciliation, et a dit que la Moselle témoigne qu'on ne se réconcilie qu'en ayant le courage de briser la chaîne du ressentiment.

Que l'on soit catholique, protestant ou simplement curieux, cette phrase nous parle, à nous qui vivons en Alsace et partageons le vécu de la Moselle. Chez nous, beaucoup de familles ont changé de nationalité plusieurs fois en quelques décennies. Il y a même des grands-pères qui ont porté un uniforme qu'ils n'avaient pas choisi. Et il y a dans bien des maisons des silences, des sujets dont on ne parle pas à table, des rancunes qui se transmettent sans qu'on sache plus très bien d'où elles viennent. Briser la chaîne du ressentiment, nous sommes pour, bien sûr. Mais vous savez comme moi que c'est plus facile à dire dans une cathédrale que dans sa cuisine. Par où commencer alors ? Qui fait le premier pas ? Et que faire quand on n'en a simplement pas la force ?

C'est à cette question que l'apôtre répond dans la lettre aux Éphésiens, et sa réponse est surprenante. Il ne commence pas par ce que nous devons faire. Il commence par ce qui nous a déjà été donné.

Regardons d'abord la première lecture. Le peuple vient de fabriquer un veau d'or, il s'éloigne de Dieu à peine l'alliance conclue. Moïse remonte sur la montagne avec de nouvelles tables de pierre. Et Dieu descend, il passe devant lui et il proclame son nom. Écoutez ce qu'il dit de lui-même : « miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en fidélité ». Il ne dit pas : « Je suis le Dieu qui attend que vous vous amendiez. » Il dit son nom d'abord. Le pardon précède le changement.

Et regardez la prière de Moïse, au verset 9. Il ne plaide pas : « Ils ont fait des efforts, ils se sont repentis. » Il dit : « C'est un peuple à la nuque raide, marche pourtant au milieu de nous, et pardonne. » Il demande pardon pour un peuple qui n'a pas changé.

Même mouvement dans l'évangile. Un homme paralysé est descendu par le toit. Et avant de lui dire « lève-toi », Jésus lui dit : « Tes péchés sont pardonnés. » Le pardon d'abord, le relèvement ensuite. Puis l'homme se lève, prend son grabat et sort devant tous. Et la foule, stupéfaite, dit : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil. »

Voilà le fond de la lettre aux Éphésiens. Quand l'apôtre écrit : « Dépouillez-vous du vieil homme, revêtez l'homme nouveau », il semble penser à un vêtement. Probablement à celui du baptême : on

quitte un habit, on en reçoit un autre. Et remarquez qui fait le geste. Nous ne tissons pas cet habit nous-mêmes. Il nous est tendu. Notre travail consiste à l'enfiler et à le porter.

Alors la question n'est plus « suis-je assez bon pour pardonner ? » mais « qu'est-ce que je fais de l'habit du baptême qu'on m'a donné ? »



Un suricate se lève pour vérifier si aucun danger ne vient ou pour retrouver ses proches, et nous, pour quoi nous levons-nous ?

Et l'apôtre ne reste pas dans les nuages. Ce qui suit est très concret, presque terre à terre. Il parle de dire la vérité à son voisin. De ne pas voler, mais de travailler pour avoir de quoi donner. Il parle de ce qui sort de notre bouche.

Arrêtons-nous un instant sur la colère. Beaucoup d'entre nous ont appris qu'un bon chrétien ne se fâche pas. Éphésiens dit autre chose : « Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas. » La colère n'est pas interdite. Elle dit parfois quelque chose de juste : qu'on a blessé quelqu'un, qu'on a trahi une confiance, qu'une chose est injuste. Le danger n'est pas qu'elle naisse. Le danger, c'est qu'elle s'installe, qu'elle devienne amertume, ressentiment, rancune de longue date.

Et la parole. L'apôtre parle de paroles « pourries », comme un fruit gâté qu'on a laissé trop longtemps dans la corbeille. Une parole lancée en trois secondes peut empoisonner trois ans. Qui d'entre nous n'a pas, cette semaine, dit quelque chose qu'il aimerait reprendre ? Un mot sec, une remarque de trop, un message envoyé trop vite ?

Et puis, au milieu de cette liste, un verset qu'on traverse un peu vite : « N'attristez pas l'Esprit de Dieu. » Attrister. Dieu n'est pas un juge indifférent, qui note les points. Ce que nous faisons de nos paroles et de nos rancunes lui fait quelque chose. Il est concerné par la manière dont nous vivons les uns avec les autres.

Dimanche 11 octobre 2026
Guérison et salut

Alors, par où commencer ? Je vous propose de revenir à une petite phrase du verset 26 : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. »

Il n'est pas écrit : pas « avant la fin de la semaine », ni, pas « avant que l'autre ait présenté ses excuses »... mais avant que le soleil ne se couche.

Ce n'est cependant pas une exigence morale écrasante, c'est un conseil de vie très humain, presque pratique. Parce que ce que nous n'avons pas défait dans la journée s'enracine dans la nuit.

Je pense à ce coup de téléphone qu'on repousse depuis des mois. À ce frère, cette sœur, ce cousin avec qui on ne se parle plus pour une histoire d'héritage, de mots mal compris, d'un jour de fête gâché. À ce voisin qu'on évite. À cette personne de la paroisse, peut-être, à qui on a cessé de dire bonjour sans trop savoir pourquoi.

Je ne vous dis pas que c'est simple. Il y a des blessures qui demandent du temps, de la prudence, parfois l'aide d'un tiers. De plus, pardonner n'est pas oublier, ni faire comme si de rien n'était. Mais l'apôtre nous met en route : « Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous faisant grâce mutuellement, comme Dieu vous a fait grâce en Christ. »

Comme Dieu vous a fait grâce. C'est la clé de tout. Nous ne pardonnons pas parce que nous sommes forts. Nous pardonnons parce que nous avons nous-mêmes été relevés. Comme le paralysé, qui n'avait rien fait pour mériter de se lever, et qui est sorti, son grabat sur le dos, devant tout le monde.



Le pape a raison : la chaîne du ressentiment se brise. Mais elle ne se brise pas seulement dans une cathédrale, ni par de grands discours. Elle se brise un maillon à la fois, autour d'une table de cuisine, au bout d'un fil de téléphone, dans une parole qui ose dire : « Je n'ai pas envie que ça dure. »

Et si, dans les prochains jours, quelqu'un parmi nous décrochait ce téléphone, reprenait contact, on pourrait dire de nouveau, comme la foule dans l'évangile : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil. » Cette semaine, nous avons pour mot d'ordre cette prière du prophète : « Guéris-moi, Éternel, et je serai guéri. » Retenons-la dès maintenant. Car c'est Dieu qui guérit, et c'est lui qui nous remet debout. Il nous suffit d'enfiler l'habit qu'il nous tend, de devenir des chrétiens qui marchent à la suite de Jésus. Amen.

Pasteur Thierry Larcher